

N^o 4.

RAPPORT DE JOHN S. CRAWFORD.

408, BOARD OF TRADE BUILDING,

KANSAS-CITY, MISSOURI, E.U.A., 31 décembre 1897.

A l'honorable CLIFFORD SIFTON,
Ministre de l'Intérieur,
Ottawa.

MONSIEUR,—J'ai l'honneur de vous présenter le rapport qui suit sur l'œuvre de l'émigration dans l'Etat de Kansas, durant les neuf mois expirés le 31 décembre 1897.

Ayant reçu instruction de visiter le Kansas pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'amener des colons de ces pays dans le Nord-Ouest canadien, je me rendis à Topeka, capitale de l'Etat, et de là je traversai les villes qui suivent: Junction-City, Abeline, Salina, McPherson, Great-Bend, allant à l'ouest jusqu'à Larned, dans le comté de Rush, et je revins à Salina, où, pour le moment, je décidai d'établir mes quartiers généraux.

Je constatai que toutes les villes que je viens d'énumérer étaient des chefs-lieux de comté et des centres peuplés de races de populations diverses.

Je m'enquis ensuite des conditions dans lesquelles vit la population.

Je constatai qu'il y a quelques années, lorsque Oklahama s'ouvrit à la colonisation, on y accourut de toutes les parties de cet Etat-ci, ce qui diminua considérablement la population, mais depuis lors, malgré les efforts constants de corporations intéressées qui ont essayé d'amener la population au sud et à l'ouest, très peu ont consenti à partir, et malgré le grand mouvement dont je viens de parler, il reste encore un surplus de population.

Aux premiers temps de la colonisation de cet Etat, un grand nombre vinrent s'établir dans la région occidentale, et après avoir fait des améliorations et vécu sur leur ferme pendant quelques années, ils durent, à la suite de plusieurs récoltes manquées, revenir à leurs amis dans l'est et louer des terres.

Je constatai que les habitants de tout l'Etat, à quelques exceptions près, ne connaissent absolument rien de notre pays pour les raisons que voici: d'abord les géographes dont ils se servent dans les écoles ne donnent pas de description de notre pays; en second lieu presque tous viennent primitivement de l'est et du sud.

Je vis donc que la première chose à faire, pour engager les gens à se déplacer, était de les instruire de notre pays.

Je décidai de demeurer dans les villages et les villes quelque temps, et de là de visiter les régions environnantes et de me rendre là où j'apprenais que les campagnards étaient mécontents de leur sort, et d'y distribuer de la littérature lorsque je voyais la chose possible.

Après quelque temps de ce travail, je constatai qu'à la suite de l'insuccès de plusieurs récoltes successives, un grand nombre de colons étaient mécontents et prêts à écouter avec attention ce que l'on pourrait dire de notre Nord-Ouest canadien; mais bien qu'il en fut ainsi, je compris que, pour cette année du moins, les résultats seraient très minces, attendu que dans nombre de comtés de 50 à 75 pour 100 de la population avaient leurs terres à ferme, et que tous leurs arrangements étaient faits pour l'année, de sorte qu'on ne pouvait compter que sur un très petit nombre d'émigrants, s'il y en avait. J'ai rencontré un grand nombre de gens dans des chariots de prairie, allant à la recherche d'un endroit où s'établir, mais ayant très peu de moyens en sus de leurs effets personnels, et par conséquent inutiles comme colons.